

Écrire la science en voyage

Nathalie Vuillemin

Chaire de littérature et savoirs, Institut de littérature française
Université de Neuchâtel

COMMENTAIRE DES OUVRAGES DE

Marie-Noëlle Bourguet, *Le monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Editions du Félin, 2017

ET

François de Paule Latapie, *Ephémérides romaines. 24 mars – 24 octobre 1775* éd. Gilles Montègre, Paris, Classiques Garnier, 2017.

Le point de départ de cette réflexion se situe dans une interrogation personnelle sur les mécanismes que déclenche chez les lecteurs, y compris lecteurs « professionnels », historiens, l'objet « carnet de voyage », ou plutôt « carnet fait en voyage ». A la source de ce questionnement, un travail de longue haleine sur des corpus manuscrits parfois très désarmants, similaires sous certains aspects au carnet de Humboldt dont Marie-Noëlle Bourguet fait brillamment l'histoire, faits de blancs, de silences, de données *a priori* intransmissibles – sinon illisibles –, qui déplacent le travail de l'historien de la restitution d'un texte à la reconstruction des origines d'une notation, aux problèmes qu'elle pose, à ce qu'elle dit sans le dire. Face à ce matériau, souvent, on lit des travaux qui s'obstinent dans la réécriture d'une aventure absente, d'itinéraires et de découvertes hypothétiques voire fantasmatiques, laissant de côté l'histoire des pratiques, des supports matériels, des gestes d'écriture. L'objet écrit en voyage engendre spontanément une attitude de lecture dirigée par une attente générique bien ancrée, celle du *récit* de voyage. On espère avoir affaire à un texte qui *nous emporte*, nous *fasse voyager* à la fois dans l'espace visité et dans le temps, transformant tout ce qui fait le contexte et les événements du voyage en une scène que vient magnifier encore la parole du voyageur. Or si toute notation de voyage finit bien par faire voyager, ce n'est pas nécessairement selon la logique de l'itinéraire ou du parcours narratif, et bien souvent le *transport* n'a lieu qu'à la condition d'une prise en main critique qui suppose un effort plus ou moins important d'explication, de recontextualisation, de mise en évidence de l'intérêt du texte ; on devra reconstituer une matière trop fragmentaire ou, au contraire, trier ce qu'il convient de retenir d'un texte saturé d'informations disparates. L'écrit de voyage est un genre difficile, souvent frustrant pour le profane (comme d'ailleurs pour l'historien), parfois ennuyeux, qui ne se donne pas aussi facilement qu'on l'aimerait. C'est que le voyage tel qu'on le reçoit, quelle que soit la mise en forme qui lui a été donnée, est en fait toujours d'abord une action, pas nécessairement située sous la catégorie du voyage tel qu'on l'attend : vie quotidienne, parfois banale, sociabilité, mesures, lectures prennent bien souvent le pas sur le déplacement géographique à proprement parler.

C'est le passage de cette action dans le monde à l'écriture que j'aimerais requestionner ici, la manière dont, chez le voyageur savant notamment, l'action est pensée dans l'optique de la notation, et dont cet objectif conditionne en retour l'action.

*

L'écriture comme confinement

Que représente ce geste si particulier de l'écriture, en voyage ? Même sur les lieux de la recherche, même – comme certains voyageurs se plaisent à le présenter – à cheval ou en voiture,

devant un paysage ou dans le cratère d'un volcan, la notation a ceci de particulier que tout en transposant le monde dans le carnet, elle implique également un retour du voyageur dans un espace spécifique, espace à soi de la réflexion, qui suppose un but ou un sens de la notation. Comme le savant dans son laboratoire, le savant en voyage construit quelque chose dans l'espace de l'écriture qui, à la fois, suit un protocole (personnel, ou de recherche, ou de traditions viatiques si l'on pense aux chemins et aux prédécesseurs que l'on suit, aux « sites obligés », etc.), et élabore quelque chose : une physique du monde, dans la logique de Humboldt, dans celle de Latapie tantôt un journal d'exploration, un journal d'événements, un journal mémoriel. Reprenant un schéma que l'historien des sciences Marc Ratcliff applique à la découverte des infusoires par Horace-Bénédict de Saussure en 1765¹, on peut dire que le voyageur s'inscrit d'une part dans la triple logique de la pensée, de l'action, et de l'écriture (ces trois niveaux interagissant en permanence les uns sur les autres), et d'autre part dans la double dynamique de la relation (au monde, aux compagnons de voyage, aux interlocuteurs croisés lors de son séjour) et du confinement, l'écriture ébauchant toujours ce dernier mouvement, même à moindre échelle.

La notation a ainsi cet effet très particulier de prolonger l'observation sans véritable solution de continuité (observer, c'est aussi écrire), tout en l'interrompant dans la mesure où elle oblige à changer de logique, à passer de l'espace des objets à l'espace de la représentation et de la connaissance. Mais parce qu'elle devient un geste consubstantiel à l'activité du voyageur, elle agit également sur la manière de percevoir la réalité : une observation destinée à être écrite, sous forme de mesure ou sous forme de récit, est dirigée par ce qu'elle doit devenir en écriture. On le voit à merveille dans le fameux passage où Humboldt considère le paysage de la Bocchetta au prisme de l'enquête géologique : il y a pour ainsi dire traduction instantanée de la vision à l'analyse, sans que la jouissance esthétique en soit affectée. Ou chez Latapie, dès le 5 septembre, lorsque l'exploration systématique du Lazio et de la Toscane évide progressivement le texte des considérations privées et des anecdotes mondaines pour focaliser le regard sur la spécificité des lieux parcourus, mêlant le genre du guide de voyage à celui du compte rendu académique sur la géographie des lieux, parfaitement maîtrisé. Ainsi pourrait-on tenter l'hypothèse que, si le type de regard conditionne évidemment le genre de la notation (je me concentre sur des données astronomiques, je note en chiffres), le style de l'écriture à venir soumet également la réalité à une manière de la saisir : est-ce parce qu'il a une excellente mémoire que Latapie dresse, à la fin de sa journée, le portrait extrêmement précis de ses interlocuteurs (le Père Jacquier, Fortis, etc.) ou parce qu'il *lit* déjà ses interlocuteurs sur le mode du portrait, peut-être avec un certain art de la physiognomonie ? A la manière dont les différents registres se succèdent chez Latapie, on peut en effet se demander si l'importance du temps consacré à l'écriture ne finit pas par conduire le voyageur à percevoir la réalité directement dans le style qu'il lui donnera dans son journal, un peu comme Humboldt, d'un paysage, saisit immédiatement les couches géologiques ou la géographie végétale.

Le sujet dans l'écriture

J'ai parlé plus haut d'une dynamique de confinement liée à l'écriture : on la voit se mettre en action pour Humboldt à partir du moment où les notations proprement viatiques cèdent le pas au compte rendu de lecture, à la cursivité du travail en bibliothèque. Elle est d'autant plus impressionnante chez Latapie, si l'on envisage le temps consacré au journal, lui-même parsemé d'indications qui renvoient à d'autres formes d'écriture (correspondance ? Cahier de mémoires ?) : « Écrit tout le matin », « Passé le soir à écrire ». L'activité d'écriture crée dans le voyage des poches qui, chez Latapie, marquent parfois une sorte de repli du récit sur lui-même, voire de réduplication lorsque le journal donne le résumé des lettres ou des mémoires en question : j'écris que j'ai passé du temps à écrire ; j'écris que j'ai écrit ailleurs ceci ou cela. On trouvait ce type de phénomène dans les carnets de voyage de Humboldt en Amérique mais davantage, semble-t-il, dans le but de retrouver

¹ Marc Ratcliff, *Genèse d'une découverte. La division des infusoires (1765-1766)*, Paris, Muséum d'histoire naturelle, 2016.

ultérieurement le support de telle ou telle information. Le voyageur-scripteur, actif à la compilation de ses mesures, confronté à son projet, à son travail, aux ouvrages qu'il copie dans un but précis ou à toute fin utile, émerge alors comme sujet qui se définit progressivement dans cette activité graphique. Au moment où nous lisons ces pages, une instance émerge : chez Humboldt, dans sa volonté de ne pas apparaître comme « voyageur » au sens traditionnel du terme, mais également dans le minimalisme de certaines notes (les signes de ponctuation, le fameux « donc identique » de l'expérience eudiométrique du Mont-Cenis qui marque la satisfaction face au résultat obtenu, les références à d'autres passages du journal, etc.). Se marque ici *l'ethos* du savant, mais aussi, en filigrane, tout le protocole d'une observation et des hypothèses qui la dirigent, préparées bien en amont. Le journal d'Italie, considéré comme complément du journal d'Amérique, n'a plus à construire la figure du voyageur comme « je » narrant, situé dans un paysage. Le protocole est là, le cheminement non plus marqué par les lieux, mais par ce que les lieux peuvent apporter à une série de théories et de visions de la nature désormais présentes à l'esprit du savant, qui cherchent confirmation. Le travail de l'historien est alors de reconstruire ce sujet absent, de manière à rendre possible l'implication d'un lecteur face au carnet, qu'il serait inenvisageable de reproduire simplement dans sa matérialité. Humboldt, comme acteur, ne réémerge de ces notes qu'une fois effectué autour des traces le travail presque génétique permettant de revenir au geste qui a conduit à l'inscription. Le sujet incarné, prenant position, se situant par rapport à l'action est à rechercher dans la correspondance, avec tout ce qu'implique de posture, au sens littéraire du terme, le fait de décrire le Vésuve comme « petite misérable colline », par exemple. Ce verdict, s'il trahit bien une forme de déception face au paysage européen après l'expérience américaine, vise malgré tout un effet chez un destinataire. Il est lié à un plaisir de l'écriture comme récit confrontant le sujet voyageur non seulement au monde, mais surtout à son lecteur, qu'il interpelle directement. Et par conséquent, il nous inclut, ce que ne sauraient faire les notes météorologiques ou astronomiques sans le secours de l'historien.

L'originalité du journal de Latapie, dans la collusion des différents registres d'écriture, c'est de travailler en permanence cette présence d'un lecteur potentiel – le journal étant peut-être la source ou le reflet d'une partie de la correspondance ? Dès le départ, des remarques comme « *Dès l'âge de 14 ans, j'ai soupiré pour l'Italie ; et je me suis toujours promis depuis de saisir avec empressement la première occasion qui se présenterait de voir ce beau pays qu'habitaient les maîtres du monde* » ou plus encore « *Mon premier soin, en arrivant dans une ville, c'est toujours de me loger* » mettent en place une figure de Latapie destinée à un tiers. Celle-ci se décline sous plusieurs facettes : voyageur savant évidemment, mais aussi chroniqueur, acteur de saynettes mondaines, etc. Il y aurait un travail littéraire à produire sur ces changements de posture qu'impliquent les différents types de narration. Les passages entre crochets et en alphabet crypté signalent les moments où le texte souhaite être soustrait au dialogue, voire au jugement potentiel du lecteur. Or ces moments de retour pour soi et sur soi sont extrêmement intéressants en ce qu'ils signalent la présence de plusieurs voyages : le voyage qu'on attend de ce que devrait être un *bon* voyageur, selon Latapie ; le voyage comme confrontation à une altérité que l'on ne parvient pas toujours à soustraire à un jugement critique, voire moral (mauvais savants, prêtres qui font la cour à la Signora Pagliari) ; enfin, à sa source, le voyage comme tentative d'oublier une situation de souffrance existentielle. L'écriture porte en elle la trace d'une volonté, dans sa dimension parfois logorrhéique, de construire un sujet de papier, un sujet voyageur idéal, par-dessus ce « soi » qu'on souhaiterait laisser de côté. L'écriture tournée vers le monde, dans lequel on cherche à se faire acteur, semble tenter de retarder autant que possible le moment du retour à soi. Je prendrai pour exemple trois moments :

- Le dimanche 16 avril, p. 118 ;
- Le mardi 25 avril, p. 142 ;
- Enfin le lundi 26 juin, p. 279-280, où l'on suit admirablement le mouvement de la pensée de l'éloge à l'amitié, la manière dont on l'évalue personnellement en invoquant Montaigne, la lettre de Secondat, autre ami par excellence en France, et le glissement progressif vers ce monde qu'on a laissé et qui revient comme une souffrance.

Dans ces passages, ce sont différentes formes du « je » qui entrent en conflit et ne parviennent plus à être conciliées dans l'écriture. Ils marquent la limite du projet de transformation de soi par le voyage.

D'autres passages signalent également, sur un tout autre plan, le moment où le projet d'écrire devient pour ainsi dire un obstacle au(x) projet(s) du voyageur ou du savant. Il s'agit du plan cognitif, cette fois-ci. Toute action semble en effet conditionnée, à un certain stade, par sa mise en forme écrite, mais peut-être aussi par toutes les autres prises de parole qui jouent en amont ou en parallèle de ce que fait Latapie. Ainsi la « conversion linnéenne » de Latapie passe-t-elle par tous les stades de jugement qui forment les lieux communs de l'époque sur la méthode linnéenne : reconnaissance de l'utilité de la nomenclature, jugement sévère des changements de noms, diagnostic d'inefficacité de la méthode appliquée aux espèces alors qu'elle semble appropriée pour les genres, intérêt pour la démarche mais détestation pour la sécheresse de la langue, lassitude face à la difficulté de voir sans loupe les organes de la plante, comme Linné prétend le faire... La présence de ces observations dans le journal est-elle expression de Latapie lui-même, ou de Latapie *devant* prendre position comme le font ses contemporains et correspondants, Jussieu notamment ? N'est-elle pas la répétition, le reflet de toute écriture sur Linné ?

Autre problème, toujours dans le lien du journal au projet naturaliste, la compétition qui semble pour ainsi dire s'instaurer entre les activités du naturaliste et son devoir d'écriture :

- Le 12 mai, p. 181, Latapie déclare : « Je ne ferai plus ici qu'indiquer les lieux que j'ai parcourus afin de n'être pas arrêté dans mon journal, et je continuerai à mettre dans des feuilles séparées tout ce qui n'est proprement que description ».
- Le 15 mai, p. 186 : « [...] nous avons été voir [...] le Museum kircherianum [...]. J'ai encore écrit beaucoup de morceaux cette fois ci ; et comme ce ne sera pas la dernière je m'en tiendrai désormais aux principales armoires ».

Le voyageur semble tenter ici un énoncé performatif qui devra définir précisément les espaces du savoir, mais aussi canaliser un trop-plein d'écriture qui menace toute possibilité ultérieure de réorganisation, ou risque même de rendre la notation impossible, tant la masse d'informations à consigner empiète sur le temps à consacrer à l'action. Ainsi voit-on parfois émerger la tentation de renoncer à cette maîtrise qu'impliquent l'observation et son inscription, tant au niveau scientifique que sur le plan personnel.

- 30 août, p. 378-379 : la promenade est rendue impossible à la Villa Albani par la présence de mouches. Les mouches appellent par association d'idée (ou par transition un peu convenue) un article du *Journal de Physique* sur les abeilles qui met en évidence l'ignorance des savants sur cet objet qu'on croyait connu. La réflexion de Latapie marque un détachement presque autoréflexif, dans ce contexte, quant à la volonté de tout saisir et de tout connaître (voir le paragraphe « crypté » p. 379).
- 6 août, p. 336-337 : là encore, la remarque sur la relativité des « petites choses » dans une vie agit peut-être également comme réflexion sur la valeur de l'introspection continue.

Chez Humboldt à l'inverse se manifestera le souci, excessif peut-être, de sélectionner l'information, par exemple au moment de l'examen des codes mexicains afin d'en produire une lecture extrêmement dirigée, personnelle, qui peut-être est déjà conditionnée par la forme du livre-musée qu'il donnera à ses *Vues des Cordillères*. Ici encore, il y a décision de changer d'espace de travail pour réunir les observations sur les codex et marquer la présence d'espaces sémantiques clairs. La géographie des cahiers reflète une géographie mentale déjà tournée vers l'œuvre à venir. Latapie y aspire, comme beaucoup d'autres voyageurs, Humboldt la réalise.

*

A priori opposés en toute chose, les journaux de Latapie et Humboldt posent donc selon moi de manière cruciale la question des conditionnements réciproques de l'écriture et de l'action dans le cadre du voyage. Ils nous interrogent aussi sur notre manière de recevoir (dans le cas de Latapie) ou de recréer (pour Humboldt) le dialogue auquel nous souhaitons être conviés face à un carnet de voyage, et le personnage que nous souhaitons voir émerger de l'écriture. Qu'ils semblent se livrer à l'excès ou se soustraire à l'œil du lecteur, ces objets nous obligent, en tant qu'historiens et littéraires, à renoncer à une lecture générique, conditionnée par le récit de voyage, pour aborder le texte dans tout ce qu'il ne dit pas, ce qui le fait dysfonctionner, parfois. C'est alors seulement que peut émerger le voyage comme pratique.